





De proche en proche

Du même auteur :

Romans :

*L'enfer à sa porte*, Éditions *Feel*, Nice, 2001.

*Rouge du sang des mères*, Éditions Empreinte, La Belle Étoile, 2004.

*Le Messie d'Or*, Éditions In octavo, Saint-Germain-en-Laye, 2006.

*Le meilleur ami de l'homme*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2008.

Essais historiques :

*L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1996.

*Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, Éditions L'Harmattan Paris, 1998.

*Précis d'anthropologie biblique*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2000.

*Mythes de la Genèse, genèse des mythes*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2007.

*Tissu, voile et vêtement*, (ouvrage collectif dirigé par l'auteur), Éditions L'Harmattan, Paris, 2007.

Daniel FAIVRE

# De proche en proche

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2010**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-12510-0  
EAN : 9782296125100

# 1

— Ludo, ça sent le cramé dans la trois !!!

Une galopade répond à l'injonction, précédée d'une longue litanie de jurons. Ludovic Rougier, plus rouge encore que son nom ne veut bien l'indiquer, déboule du couloir obscur.

— C'est encore la Victoria qui fait des siennes. Saloperie de machine, ça fait des années que je demande à tante Alice de la changer.

Il s'engouffre dans la cabine de projection et libère d'un coup sec la pellicule de polyester qui menaçait de fondre. Sans un mot, il débloque le volet de sécurité et passe mécaniquement la vieille brosse à dents dans le couloir de la machine, avant de couper les deux images abîmées et de recoller la pellicule. Puis il lance à nouveau la V8 qui répond par son cliquetis habituel, comme une chatte qui ronronnerait après avoir montré les griffes. Le film reprend. La coupure n'aura pas duré une minute.

Il s'assied lourdement.

Dans les deux autres salles de *L'Atalante*, les projecteurs, de modèle identique mais beaucoup plus récents que celui de la trois, font tourner sagement leurs bobines. Même sans retour d'image, Ludovic peut rester un moment à somnoler en regardant fredonner le vieux projecteur milanais. S'il peste fréquemment contre cette machine-là précisément, c'est surtout pour faire comme Raymond, qui avait juste eu le temps de lui enseigner la pratique du métier de projectionniste, voici quatre ans, avant de transformer sa millionième cigarette en cancer du poumon. Mais ce projecteur, parfois fumant et toujours crachotant, sorti parmi les premiers de sa génération des ateliers de *Cinemeccanica*, est son préféré des trois, tout comme il l'était pour Raymond. Il porte à lui seul une bonne

partie de l'histoire du cinéma d'après-guerre et justifie pleinement la confiance de Ludovic car, même si le « tank » manifeste parfois quelques caprices, il mouline ses films depuis 1961, comme à contrecœur mais sans jamais défaillir. Et Ludovic aime jusqu'à ses sautes d'humeur, qui ne vont jamais plus loin que des tremblements sur l'écran en raison d'un patin desserré ou, comme ici, un passage de scotch mal négocié qui bloquait le volet de sécurité.

La *Victoria 8* de la cabine trois, c'est sa compagne préférée et il l'aime ainsi, un peu rebelle mais rapidement soumise.

Ludovic laisse glisser son regard autour de cette cabine de projection, qu'il connaît pourtant par cœur. Jamais, ailleurs que dans son cinéma, il ne se sent autant chez lui. Et plus particulièrement encore dans la cabine de projection de la salle trois, la salle qui sert à passer les rediffusions. Les rediffusions, c'est-à-dire les grands films !

Les vieilles photos d'acteurs et quelques affiches (la plus récente est celle du *Dernier métro*), l'ouverture lumineuse sur la salle, les marmottes, où s'entassent les films en attente, les innombrables taches de brûlé sur le sol, sur la table, sur les murs mêmes, comme autant de souvenirs laissés par Raymond avant de partir pour toujours... Un univers confiné sans doute, mais qui résonne de tous les bruits, de toutes les images du monde. Ludovic peut rêver un moment. Il a déjà vu les trois films qui tournent, lancés depuis plus de vingt minutes dans la ronde des projecteurs italiens.

Et c'est la dernière séance.

Il a fini par s'assoupir. C'est l'ouvreuse qui le réveille. Les deux autres salles se sont déjà vidées. Dans la trois, le générique de fin fait lever la quinzaine de spectateurs ensommeillés par un film asiatique trop lent pour leur faire surmonter les torpeurs d'une soirée qui s'éternise. Au bout de quelques secondes, la bobine tourne à vide et le bout de la pellicule commence à battre contre le châssis. D'un geste professionnel, il la rembobine.

— Et les autres ?

La caissière hausse les épaules d'un geste las.

— J'ai juste coupé le contact.

Il maugrée un vague merci en regardant le film se rembobiner. Il n'aime guère travailler avec Louise, qui fait pourtant de louables efforts pour lui plaire, mais qui est trop peu cinéphile à son goût.



Elle travaille ici deux jours par semaine, pour payer des études d'archéologie qu'elle s'obstine à vouloir raconter à Ludovic, lequel s'en soucie comme d'une guigne. C'est une vague nièce de « tante Alice », la propriétaire éclairée de *L'Atalante*. Il marmonne sans même la regarder.

— Tu peux y aller, je fermerai.

Distraitement, il rembobine les deux autres films, avant de préparer ses bobines pour le lendemain. Puis il s'installe dans l'un des fauteuils de la salle trois et se prend à rêvasser. Le mercredi soir, il s'accorde toujours un peu de temps pour ruminer les sorties de la semaine. Cette fois-ci, c'est un peu maigre. Deux films nouveaux seulement. Encore un réalisateur coréen, qu'il ne connaît pas, et le dernier Woody Allen, pas le meilleur d'après lui...

Au bout d'une demi-heure, il sort de la salle, éteint le disjoncteur général et quitte *L'Atalante*. La rue est sombre, dans ce mois d'avril qui refuse encore de croire au printemps. La dernière pluie a rendu les trottoirs glissants. Il se réjouit d'habiter aussi près du cinéma. Une petite place à traverser, deux rues à longer et il sera chez lui. Moins de dix minutes plus tard, il se jette tout habillé sur son lit.

Il vit seul, depuis les six années qu'il a quitté le foyer de ses parents pour cet appartement de la rue des Bons-Enfants. Un foyer où il n'a jamais réellement réussi à se trouver une place ! Une mère glacée et glaçante, qui semble concentrer dans son regard, quand il se pose sur Ludovic, toute la colère du monde. Un père toujours absent, facteur de son état et adepte des longues tournées loin de la maison. Et quand il ne distribue pas les lettres, il s'enferme avec ses collègues dans des parties de cartes qui ne sont postales que par la catégorie socioprofessionnelle de leurs usagers. Un couple comme tant d'autres, dont les protagonistes se croisent au moment des repas ou devant une télévision soporifique, quand la belote paternelle presque quotidienne est interrompue pour des raisons indépendantes de sa volonté. Et un couple qui s'affronte au fond d'un lit, dans une obscurité qui permet d'effacer les visages et les formes en fusionnant les substances.

Ses parents n'ont pas pu faire d'autre enfant, et ils semblent lui en tenir rigueur. Ludovic met cette fécondité minimale sur le compte de la minceur de leurs échanges, tant oraux que gestuels, mais sans doute se trompe-t-il. Ils se sont finalement résignés à

adopter une petite fille, Lise, six années après sa naissance, lorsqu'elle avait elle-même six ans, récupérée miraculeusement dans une épave de boat-people au large du Vietnam. Et Ludovic a grandi sur cet iceberg dérivant, entre la dureté d'une mère dont il cherchait la douceur et la mollesse d'un père dont il espérait plus de fermeté. Il est devenu un homme sans savoir s'il avait pu être un enfant et un adolescent.

En outre, il n'a tiré de ses parents que l'ambition très modique de quitter au plus tôt la cellule familiale – carcérale serait sans doute plus juste – doté d'un vague travail qui lui permettrait de survivre et d'essayer de se construire un destin. Seule condition exigée : n'être ni facteur, comme son père, ni employé communal, comme sa mère, qui œuvre au service comptabilité de la mairie et connaît sur le bout des doigts toutes les entrées et sorties du budget municipal.

Comme il aimait le cinéma pour son irréalité, il eut envie tout naturellement d'y passer sa vie, de préférence sans payer pour voir les films. Vivre constamment dans un décor, dans du faux, dans l'apparence ! Mais il n'avait aucun talent d'acteur, alors il passa son CAP de projectionniste par correspondance et eut la chance de tomber très vite sur Raymond Verjus pour la formation pratique.

Depuis quatre ans, il se pense globalement heureux. Ça lui est facile, n'ayant reçu de son éducation qu'une image très édulcorée du bonheur. Il avait transféré l'essentiel de ses attachements filiaux sur Raymond, la seule personne qu'il ait réellement aimée depuis son enfance mais qui ne fit que traverser sa vie. Volontairement ou non, sa mère ne lui a appris qu'à haïr et son père qu'à fuir. D'une sœur insipide, il n'a rien voulu retenir.

Aussi, hormis le monde virtuel du cinéma dans lequel il baigne depuis plusieurs années, la seule personne physique qui aurait pu ouvrir le jeune homme à l'amitié a été Raymond, et il s'est senti réellement orphelin quand celui-ci lâcha la rampe. Mais il s'est aussi rapidement consolé, puissamment aidé en cela par sa misanthropie originelle. Ou plutôt, c'est le cinéma lui-même qui l'a consolé. Dans cette salle d'art et essai où passent une partie des meilleurs films de la planète, son goût pour cet art immatériel et désincarné s'est affiné. Lui qui ne parcourait autrefois que des bandes dessinées insipides s'est mis à la lecture. Des ouvrages sur le cinéma d'abord, puis des romans. Des romans le plus souvent

mis en scène par des réalisateurs, mais pas seulement. Il n'a même pas vécu un quart de siècle encore, mais ses quatre dernières années lui ont permis d'acquérir une érudition quasiment universitaire.

Cependant, pour affermir sa propre personnalité, il se cherche depuis toujours un point d'ancrage, entre des parents-repoussoirs, un trop éphémère Raymond Verjus et l'infinie complexité des personnages en deux dimensions qu'il projette inlassablement sur les trois écrans de *l'Atalante*. Quant à sa patronne, Marie-France Alysziarczyk, elle doit son surnom de « tante Alice » à l'imprononçabilité de son nom plus qu'à une quelconque familiarité avec son personnel. Dans sa monotonie et sa solitude, la vie de Ludovic a un goût de décousu. Le chaînon manquant, la pièce de puzzle qui lui servirait à donner un semblant d'unité à son existence a été perdue, laissée sur les chemins peu frayés de sa mémoire depuis trop longtemps.

Il n'a pas sommeil.

L'envie est passée dans le fauteuil de la salle trois. Sortir, mais où ? Et avec qui ? Il n'a pas d'amis. Il n'a pas été un enfant très facile et ses camarades de classe n'ont jamais vraiment recherché un contact que lui-même évitait. Pas de fille non plus ! Trop timide. Pas spécialement vilain. Pas spécialement beau non plus, mais trop timide, trop renfermé. Et d'ailleurs, si toutes les filles ressemblent à sa sœur, pense-t-il, elles ne méritent pas son intérêt. Trop de problèmes non résolus derrière ses yeux verts. Il ne parvient à sourire que devant un écran ou sur les pages d'un livre, seules interfaces capables de lui faire oublier cet arrière-goût de fiel qui hante encore les commissures de sa bouche.

D'un geste un peu las, il cherche dans son ordinateur un film qu'il a téléchargé dans la matinée. *M. le maudit*. Mais sa fatigue est plus grande qu'il ne le pensait. Il s'endort dès le début du film, juste après la disparition de la fillette, et ne se réveille qu'au moment où Peter Lorre est capturé par la pègre berlinoise. La bouche pâteuse ! Il n'a pas envie de reprendre l'intégralité du film. Plus tard ! Il se déshabille et se couche.

Mais le sommeil l'a fui.

Et il rumine de sombres pensées. Pourquoi a-t-il eu la bêtise d'accepter l'invitation de ses parents pour ce week-end ? Il ne tire

aucune joie d'avoir partagé avec eux dix-huit années de sa vie et il va devoir avaler en souriant la nourriture fade de sa mère et la conversation insipide de son père. Lise, sa sœur, l'a eu à l'usure, lui qui est rétif aux sentiments. Elle rentre d'un séjour d'un an à Barcelone, grâce à *Erasmus*, elle souhaite, pour son retour en France, avoir au moins une fois l'impression d'appartenir à une famille. Et il a fini par se laisser convaincre. Lui qui travaille systématiquement le dimanche, a trouvé quelqu'un pour tourner à sa place les bobines de *l'Atalante*.

Ayant totalement choisi de consacrer sa vie au culte du septième art, il regarde son existence passée – dans ses mauvais jours et ils sont nombreux – comme un film pitoyable, au fond duquel il s'embarque fréquemment, grâce aux douteux plaisirs du flash-back. Et le peu qu'il vient de voir avant de s'endormir dans sa banquette lui suggère de mauvaises réminiscences. Ce soir, la silhouette de la fillette au ballon du film allemand a fait remonter de confus souvenirs. Même si la blonde Elsie Beckmann de Fritz Lang n'a pas grand chose de comparable avec la brune Lise Rougier, née sous une autre identité dans les rizières du côté d'Haiphong et adoptée par les parents de Ludovic il y a presque vingt ans, les images se superposent.

Et sans qu'il l'ait consciemment choisi, les réminiscences déclenchées par le film déroulent au fond de ses yeux un autre scénario. Lise jouait elle aussi au ballon contre un mur. Elle devait avoir dans les dix ans. Par jeu, mais aussi pour une vengeance dont il ne sait plus rien, il shoota dans le ballon qui gicla sur la rue. La fillette le suivit, sans voir l'automobile qui arrivait à vive allure. Elle s'en tirera mieux que la furtive héroïne du film de Fritz Lang, avec une simple jambe cassée, mais Ludovic ressent rétrospectivement les morsures du martinet maternel infligées en guise de punition et l'humiliation des pardons tièdes qu'il a dû ânonner en direction de la victime.

Rien ! Il ne retient rien de son enfance ! Et il lui faudra déjeuner dimanche avec cette paire de pseudo-parents qui l'ont haï ou ignoré pendant dix-huit ans, avec une sœur qu'ils ont ostensiblement chérie, sans doute pour lui faire oublier la dureté de ses six premières années indochinoises et habiller d'humanisme leur posture parentale. Une sœur dont les qualités n'ont servi qu'à mettre en relief ses propres carences ; une sœur qu'il ne considère, au

mieux, que comme un compagnon de cellule qui aurait profité d'une indulgence inexplicable de la part de ses gardiens.

Mais elle l'a appelé dès son retour d'Espagne et a su trouver les mots pour le contraindre de venir dimanche honorer la table familiale. Elle a toujours su argumenter plus efficacement que lui. Et il lui a dit oui, comme toujours.

Une fois de plus, il se cherche une référence cinématographique pour stigmatiser son milieu familial. Il sent confusément qu'elle doit se trouver quelque part entre *Faux-semblants* et *Les disparus de Saint-Agil*, mais certaines images de *La nuit du chasseur* lui donnent une chair de poule incompréhensible. Ou, pour dire les choses plus justement, disproportionnée.

Enfin, il a tiré un trait sur son passé et sa mère a rangé définitivement le martinet, dont les lanières de cuir doivent encore conserver quelques traces de son ADN juvénile. Il ira donc, ce dimanche, s'asseoir à la table familiale et tenir le rôle du vrai enfant Rougier, le seul qui soit tiré des gonades du papa et des ovules de la maman. Son seul titre de gloire en vérité, sa seule légitimité pour entrer dans ce cercle qui reste formellement familial, mais qui ne lui a jamais paru familier.

Il s'endort sur cette idée. Et il rêve aussi sur cette idée.

Le dimanche passe comme un mauvais film, avec des mauvais acteurs. Si l'accueil réservé à Lise par ses parents est sans doute sincère, les froids baisers jetés par les lèvres parentales sur les joues de Ludovic démentent instantanément le sourire qui les a modelées.

— Ma Lisa, comme tu es belle, s'écrie Juliette Rougier en la prenant dans ses bras.

— C'est vrai qu'elle est belle, pense Ludovic, mais tu n'y es pour rien.

Et à son père, juste pour avoir l'air de s'intéresser :

— Tu ne fais pas une belote, le dimanche après-midi, d'habitude ?

— Je ne suis arrangé, on joue ce soir, répond le facteur sans même saisir l'ironie amère du jeune homme.

Le repas est tel qu'il se l'était imaginé. Les asperges sont fibreuses et la mayonnaise se remet mal d'un long séjour au fond d'un pot avant d'arriver sur la table de la famille Rougier. Le gigot

d'agneau affiche, en surface, de suspectes zones d'ombres, confirmées par l'entêtant goût de brûlé qui constitue la principale dominante de la sauce. Et comme ni le dessert ni les boissons ne permettent d'oublier les fadeurs de la conversation familiale, Ludovic sort de table avec la tête aussi lourde que l'estomac. Mais comme toujours depuis qu'il a quitté la maison, il laisse le mépris prendre le pas sur la haine et n'écoute ce brouet verbal que d'une oreille paresseuse, en tutoyant les mets du bout de la langue.

Heureusement, l'essentiel de la conversation est assuré par le long séjour de Lise à Barcelone. Ludovic peut donc se permettre d'y participer sommairement par d'irréguliers hochements de tête, que personne d'ailleurs ne remarque. Son cinéma lui manque déjà et il regarde les échanges familiaux comme la mauvaise parodie d'un film de Bergman.

— Tu as dû faire une cure de paella. C'est bien ça qu'on mange, là-bas ?

— Oh, tu sais maman, là-bas, on mange comme ici.

— Et tu ne nous ramènes pas un bel Espagnol à la maison ?

— La fac est très internationale et y'avait plein de Français, d'Anglais, d'Allemands...

— Oui, mais quand même...

Ludovic écoute ce brouillard de mots en y substituant d'autres images et en imaginant des sous-titrages. Il s'évade naturellement vers *L'auberge espagnole* de Cédric Klapisch et s'amuse à imaginer Lise entre les bras de sa prof de flamenco. Sa présence est si peu évidente que, de temps à autre, sa sœur tente de s'extraire du pilonnage parental par de maladroitesses questions, qui se fraient laborieusement un chemin entre celles de sa mère :

— Et toi, Ludo, ça va ?

— Mouais. J'suis dans mon cinéma, j'aime bien.

Mais la conversation est illico reprise par Juliette, soucieuse de tout savoir sur la vie de sa fille « là-bas », car pour elle, tout ce qui se tient au-delà de sa ligne d'horizon ne peut être qualifié autrement que « là-bas ».

— Quel temps vous aviez là-bas ? Sans doute mieux qu'ici, vous avez vu ce printemps qu'on a depuis deux semaines ?

Ludovic n'insiste pas. Lui aussi a vu le printemps qu'on a depuis deux semaines. Mais ce n'est pas à lui que la question s'adresse et la discussion reprend la route du Sud. Et il se demande bien

pourquoi sa sœur a choisi d'abrégé un séjour aussi idyllique pour venir s'ensevelir dans l'igloo familial.

Comme toute chose, ce dimanche pascal finit par passer, après que la famille Rougier a totalement redessiné la carte géographique et sociologique de Barcelone. Ludovic est le premier à se lever.

— Tu ne restes pas pour dîner ?

— Je dois être au cinéma ce soir à huit heures, ment-il.

— Je me demande quel plaisir tu peux avoir à passer toujours les mêmes films dans ce cinéma miteux ! Enfin, c'est ta vie, comme disent les jeunes. Mais elle ne me plairait pas !

— Tu préfères des dossiers dans un bureau... commence Ludovic.

Mais il n'insiste pas et sort sans dire au revoir.

En montant dans sa voiture, il a un dernier regard en direction de la maison familiale. Sa mère et sa sœur sont penchées l'une vers l'autre sur le pas de la porte. Il hausse les épaules.

— Elle a encore des trucs à lui demander sur Barcelone ?

Mais il se trompe, et ce n'est pas certain qu'il aurait goûté la nature des propos qui ricochent entre la mère et la fille.

— Ton frère m'inquiète, dit la mère. Il vit tout seul, ne nous appelle jamais. Je crois qu'il n'a pas de copains... et encore moins de copines.

— Il a toujours été un peu renfermé, mais il a l'air d'aimer son travail.

— Oui mais quand même ! Et puis...

Elle hésite un moment.

— J'ai aperçu Virginie, l'autre jour. Tu sais, Virginie Monod, ta copine d'école !

Le visage de Lise s'éclaire. Elle et Virginie ont fréquenté le même collège, puis le même lycée, avant de se retrouver sur les bancs de la même faculté de médecine. Mais Lise a décroché au bout d'un an, quand Virginie a tenu bon et termine actuellement sa sixième année. Les deux jeunes filles se sont un peu perdues de vue.

— Ah oui, Virginie ! On a continué à communiquer par mails, quand j'étais en Espagne.

— Je ne la connais pas spécialement mais j'ai l'impression que c'est tout à fait le genre de fille qui pourrait plaire à ton frère. Elle est du genre discret, comme lui.

— Pourtant, elle le connaît à peine, voire pas du tout.

— J'en ai parlé à Ludo, poursuit Juliette Rougier, et j'ai vraiment l'impression que c'est ce genre de filles-là qu'il recherche. Mais tu connais ton frère ! Pour lui arracher un mot... !

Lise regarde sa mère avec indécision. Elle ne parvient pas à l'imaginer engagée dans une discussion aussi intime avec son frère.

— Tu veux que je lui pose la question ?

— Surtout pas ! Cette petite discussion doit absolument rester entre nous. Même ton père n'est pas au courant. Ce que je voudrais, c'est que tu ailles une fois ou deux au cinéma de ton frère avec Virginie pour les mettre en contact. Après, ce sera à eux de se débrouiller.

Lise reste un long moment silencieuse.

Elle a effectivement prévu de revoir son amie, mais pas dans ces conditions et ce rôle d'entremetteuse ne la ravit guère. Elle éprouve cependant le désir de rendre service à son frère, qu'elle aime bien malgré ses dehors bourrus. Alors, si son intervention pouvait l'aider à trouver un sens à sa vie, pourquoi pas ? En outre, il ne lui est pas déplaisant d'imaginer Ludovic et Virginie en couple. Elle finit par accepter, non sans quelques réserves.

— Mais je te préviens, maman, je ne ferai rien pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. J'irai au cinéma avec ma copine, c'est tout.

— C'est justement ce que je te demande. Je ne veux absolument pas que ton frère se doute de quoi que ce soit. Et surtout pas que c'est moi qui suis derrière tout ça. Tu le connais ! Mais j'ai vraiment envie de faire quelque chose pour lui.

Ludovic a mal dormi, cette nuit-là. Il dort toujours mal quand il rentre de chez sa mère. Il pense « chez sa mère » plutôt que « chez ses parents » car Régis Rougier n'est qu'un fantôme de père, avatar nébuleux d'une fonction qui ne s'est jamais véritablement incarnée. Facteur des bonnes et des mauvaises nouvelles, il n'a jamais rien déposé de concret dans la boîte de son fils.

Aussi, dès que Ludovic quitte le domicile familial, son père sort de sa vie en sortant de sa vue. Quand il le croise dans cette maison terne de la rue des Glycines, il ne voit en lui qu'un fonctionnaire paternel, préposé au fauteuil devant le poste de télé, avant de reposer dans le lit froid de la chambre conjugale.



Mais, de la même manière que la rue porte au printemps le parfum entêtant des glycines, la maison étouffe de l'odeur de sa mère. Quand Ludovic y séjourne, durant les quelques heures mensuelles réglementaires, il la sent partout. Elle suinte des gongs rouillés de la porte d'entrée et le précède dans le couloir. Dans la salle à manger, elle affadit toutes les nourritures. Pour Ludovic, c'est d'abord une odeur, mais elle se respire par tous les sens. Elle s'entend, elle se mâche, elle se transpire. Il entre toujours dans cette maison comme s'il pénétrait dans une crise d'asthme. Ça ne le met pas en danger, mais quelque chose siffle à l'intérieur de lui comme un signal d'alarme. Quelque chose qui cherche à sortir.

En vain. Toujours en vain.

Et pourtant, chaque pièce, chaque meuble, qui n'a pas changé depuis son enfance, semble lui dire quelque chose, semble vouloir l'aider à accoucher d'une vérité qui l'aiderait à mieux vivre. Tout, dans cette maison, porte l'impact des mots de sa mère. Son père aussi, d'une certaine manière. Mais lui, il a depuis longtemps privilégié l'esquive. Il a choisi de quitter la maison pour distribuer des lettres à des gens qui les attendent et des cartes à jouer à ses collègues rassemblés autour d'une table, activité qui lui permet de cultiver un semi-alcoolisme pacifié.

— *T'es même pas capable de donner une baffe à ce gosse ! T'as entendu comme il me traite ? Tu pourrais au moins essayer de faire semblant d'être son père.*

Ces paroles, mal filtrées par des cloisons couvertes d'une moquette murale poussiéreuse, Ludovic les a entendues dans toutes les déclinaisons, seulement assourdis par les silences de son père. Elles habitent toute la maison. Chaque meuble semble répéter, au passage de Régis Rougier, même aujourd'hui encore :

— Fais au moins semblant d'être père ! Fais au moins semblant d'être père ! Fais au moins semblant...

Et Régis Rougier paraît n'avoir retenu qu'une seule chose : il fait semblant d'être là. Semblant de parler, semblant de manger, semblant d'aimer son épouse lorsqu'elle exige des preuves... Dans son œdipe complexe, Ludovic n'a eu nul besoin de tuer son père. Sa mère s'en est chargée. Et pour ce qui est du désir enfoui de coucher avec sa mère, il a fini par conclure qu'il devait être particulièrement bien enfoui car, aussi loin qu'il remonte dans sa mémoire, il a toujours eu davantage envie de dépecer le corps de

Juliette Rougier que de le faire jouir.

Mais pourquoi diable demandait-elle cycliquement à son père de faire *au moins* semblant d'être son père ? Ludovic a remué cette question bien des fois. Pourquoi ne serait-il *que* le fils de sa mère, alors qu'il est né trois ans après leur mariage ? Il en a conçu, en grandissant, l'idée qu'il devait être le produit frelaté d'une « coucherie extraconjugale » maternelle. Il dispose, pour qualifier cette sigysie primitive, d'un vaste panel d'expressions dont il a exclu catégoriquement tout mot évoquant un rapport, même lointain, avec l'amour. Faute de trouver une réponse tangible, il s'est construit une histoire personnelle dans laquelle sa mère avait été purement et simplement violée... peut-être même par le facteur concurrent qui exerçait ses talents dans la rue des Glycines et qui déposait souvent son vélo contre la grille. Et après tout, même si cela n'avait pas été, cela aurait dû être.

Cette image l'a beaucoup aidé à traverser son enfance.

Mais ce soir-là, après le gigot pascal, tous ces relents d'enfer lui sont remontés aux sens, comme s'ils dataient d'hier. Pour quelques heures, il a ramené chez lui les odeurs de sa mère.

Il ouvre la fenêtre.

La crise d'asthme synthétique semble se dissiper dans l'air frais de la nuit. L'image de son cinéma, qui l'attend dès demain, le fait lentement glisser dans le sommeil et un pâle sourire se dessine enfin sur ses lèvres.

Trois jours ont passé.

Ludovic a enfoui les brumes de ce dimanche familial sous les lourds névés de sa conscience. Il a retrouvé les salles obscures par lesquelles il a pu enténébrer son passé. Ce soir, même la *Victoria* de la trois semble pacifiée. Les spectateurs, par petites grappes, se pressent lentement pour la séance de vingt heures. En jeans, tee-shirt et espadrilles, il se prépare à leur distiller leur overdose d'images. Il en reconnaît la plupart. Des habitués ! Il en salue certains. Un soir ordinaire à *l'Atalante*...

Une tape sur l'épaule le fait se retourner. Un visage connu le fait sourire, par habitude, un autre s'étonner. Et chercher vainement, dans sa mémoire, l'indice d'un prénom.

— Lise, qu'est-ce que tu fais là ? Bonjour euh... !

— Tu connais Virginie, une copine de classe ? Vous vous êtes rencontrés une fois chez Guillaume, il y a déjà quelques années.

— Ah oui... bonjour Virginie !

Brève effusion avec sa sœur, frôlement de ses lèvres sur les joues de Virginie et l'impression fugace d'entrer dans un jardin d'épices.

C'est Lise qui répond.

— J'ai pris goût au cinéma, à Barcelone. Et comme tu nous projettes une reprise d'Almodovar en version originale, j'ai demandé à Virginie de me sortir.

Celle-ci se contente de sourire. Et Ludovic, ne sachant que répondre, se contente lui aussi de sourire. Et leurs sourires se contentent mutuellement d'une façon qui les trouble. Lise l'a remarqué et s'efface légèrement. Mais tante Alice surgit dans un vaste rougeoiement de robe et d'hypertrophie labiale.

—Tu dors, Ludo ! C'est l'heure de lancer les bandes-annonces !

Comme une bulle de savon éclate sans faire de bruit, l'impalpable cercle qui s'est dessiné autour des deux jeunes gens se vaporise sans laisser de trace.

— J'y vais, madame Alyszynczky ! Excusez-moi !

Une phrase le rattrape.

— Tu finis à quelle heure ?

Qui l'a prononcée ? Il jurerait que c'est Virginie, mais choisit, à regret, de reconnaître la voix de sa sœur.

Il répond cependant à toutes les deux, sans en regarder aucune :

— À minuit ! Je finis à minuit !

Et il s'engouffre dans le studio de projection le plus proche. Lise jette à Virginie un œil interrogateur. Elle y répond par un cillement du regard. Satisfaites de cette tacite décision, elles pénètrent enfin dans la salle obscurcie où s'achève la première bande-annonce.

Durant toute la projection, qui s'est déroulée sans anicroche, Ludovic s'est assis et relevé plus de cinquante fois, prêt à les rejoindre dans la salle, chaque fois rattrapé par une conscience professionnelle mise à vif par la présence ronchonante de tante Alice. Le film terminé, il doit s'activer encore quelques minutes et comprend qu'il les a manquées, car elles ont dû sortir par la porte ouverte sur la droite de l'écran. Et déjà, c'est le coup de feu de la séance de dix heures. Les deux heures qui suivent s'écoulent avec une insipide lenteur qu'il endure, les pieds sur la table, en peuplant sa tête du sourire de Virginie et de la transparence de ses joues.

La dernière lampe est éteinte. Ludovic pose, de la pointe des lèvres, la bise réglementaire sur les bajoues rugueuses de Marie-France Alyszynczky, avant de se laisser glisser dans la nuit cafardeuse des lampadaires urbains.

Comme quelques heures auparavant, une tape sur l'épaule. La même main, la même épaule. Il se retourne avec le même geste, mais le sourire en plus. Le Pub de l'Étoile reste ouvert jusqu'à une heure, c'est là qu'il les guide d'un pas pressé, réfrénant son impérieux désir de les empoigner l'une et l'une – l'une plus que l'autre – par les épaules.

L'heure s'est écoulée comme un précipice et son appartement, trop vite retrouvé, lui paraît trop vide. Il cherche à l'emplir de cinéma en se passant un film sur DVD, mais c'est l'échec. Entre lui et l'écran, une ombre diaphane semble s'interposer. La présence d'une Virginie virtuelle est trop forte, une présence qu'il n'avait

jamais ressentie avec autant d'acuité que ce soir. Elle est entrée en lui comme on entre dans un film ou dans un livre, en y occupant tous les espaces. Comme l'eau dans une éponge ! Mais le roman s'est refermé avant la fin du premier chapitre, le film s'est interrompu après le générique. L'eau s'est retirée de l'éponge. Et il n'a même pas son numéro de téléphone.

Quelques rues plus loin, dans son propre studio, Virginie louvoie dans les mêmes méandres.

Jusqu'à ce soir, elle n'avait aperçu Ludovic qu'une seule fois, lors d'une soirée entre étudiants. Elle n'avait retenu de lui que la silhouette un peu dégingandée d'un adolescent attardé, une froideur communicative et une manière de se retirer de tout débat qui démontrait une grande capacité à fuir. Ce soir, dans son cinéma, il lui a paru à sa place. Il est devenu un homme. Un homme jeune, mais un homme dans toute sa force. Et surtout un être qui semble chercher dans la même direction qu'elle. Ils n'ont pourtant prononcé que peu de mots, laissant l'essentiel de la parole à Lise, capable de tourner sept fois sa langue dans sa bouche sans s'arrêter de parler. Mais ils ont échangé des regards, des frôlements. Elle a été remuée par l'âcreté de ses yeux ; leur manière inquiète et compulsive de questionner sans dire a fait sonner chez elle une curieuse sensation de symbiose. Elle sent confusément qu'il possède, sans même le savoir, les clés de sa propre identité, qui la fuit depuis toujours malgré les discours moralisateurs de sa mère et la froide autorité de son père. Comme elle, il porte sur lui la même insatisfaction chronique, la même idée tenace que la vie lui doit une revanche. Que quelque chose lui a été pris, qu'il faudra un jour lui rendre.

Aussi s'est-elle trouvée irrésistiblement proche de Ludovic, comme si une intimité ancienne se manifestait à nouveau. Une proximité infiniment charnelle, même si ses lèvres n'avaient fait que mimer sur ses joues la transparence d'un baiser. Charnelle, bien plus que sexuelle. Plus forte, plus profonde, plus inter-pénétrante.

Cette proximité presque animale, Ludovic la ressent avec la même intensité, sans pouvoir la formaliser, et encore moins la justifier. Sans commune mesure vis-à-vis de celle qui lui tient lieu de sœur, pour qui il n'éprouve qu'une vague sympathie d'ancienneté et de solidarité. L'impression d'une trace immémoriale dans la

jachère de sa mémoire. Souvenir de la peau, des yeux, des mains. Immémoriale autant qu'irrationnelle...

Il faut qu'il la revoie.

Il court au plus simple : l'annuaire. Mais elle ne dispose que d'un téléphone portable, comme lui d'ailleurs, et il ne connaît d'elle que son prénom. Un peu juste pour déclencher une recherche ! Il rechigne à appeler sa sœur.

Mais Virginie n'a pas les mêmes scrupules et, quelques jours plus tard, ils se retrouvent à *l'Atalante*. Pas dans le studio de projection, mais côte à côte dans la salle trois, où l'on passe la rediffusion d'un film danois. Quand elle a vu arriver Ludovic, tante Alice a regardé successivement sa montre et le calendrier, mais quand il lui a demandé deux places pour *Festen*, de Thomas Vinterberg, elle a hoché la tête et les lui a royalement offertes.

L'avantage, avec le cinéma, c'est que l'on peut être deux, complètement ensemble, sans avoir l'obligation de mettre en bruit et en paroles cette dualité. Leurs mains sont tombées l'une dans l'autre en même temps que l'obscurité et ce simple contact leur a suffi pour occuper la totalité du film. Et aussi pour sentir deux des personnages les pénétrer insensiblement. Ludovic a été happé par la personnalité de Christian et Virginie s'est complètement noyée dans le rôle de l'absente, Linda, sœur jumelle de Christian, qu'on ne voit jamais mais dont le suicide envahit tout le film. Elle a investi ses traits et tous deux ont reconstitué inconsciemment cette gémellité si forte qu'elle transcende la vie et la mort. Ludovic connaissait ce film pour l'avoir téléchargé, mais revu avec Virginie, il prend un tel relief qu'il lui laisse la bouche sèche et des tiraillements dans le ventre.

Quand ils sortent de la salle, sans s'être lâché la main, ils déambulent d'un pas hébété sur les trottoirs obscurs, sans direction précise. Le film les a enfermés dans une bulle qu'ils ne veulent pas rompre tout de suite par des paroles irréfléchies. Alors, ils marchent dans les rues désertes. Puis vient le besoin de s'asseoir. La petite pluie fine qui commence à tomber leur interdit les bancs publics et leurs pas les mènent à nouveau vers le Pub de l'Étoile. Là, face à face sur une banquette, leurs mains disjointes, ils sont à nouveau obligés de parler. Et comme leurs paroles seront nécessairement en-deçà de ce qu'ils veulent dire réellement, ils les cantonnent d'abord dans de l'inconsistant, de l'insignifiant. Elle lui

raconte sa vie d'étudiante, détaille le contenu des cours, les travers de ses professeurs... dans un verbiage qui ne les intéresse ni l'un, ni l'autre, mais qui sert seulement à tisser du lien, occuper un espace sonore.

Il la coupe soudain.

— Qu'est-ce qui t'a donné envie de faire médecine ?

Question bénigne en apparence, mais le ton abrupt, vaguement altéré, assombrit le visage de Virginie et la fait hésiter. Elle regarde les yeux verts de Ludovic comme si elle y cherchait une réponse.

— Je ne sais pas exactement... Quelque chose de sourd en moi qui me pousse à soigner les gens, à guérir... à réparer...

— Quelque chose ?

— Une impression confuse que je n'arrive pas à formuler. Quelque chose de lointain, plus lointain que mes souvenirs mais qui m'a été comme arraché il y a très longtemps. Comme une amputation... des chairs qu'on ouvre et qu'on sépare... une blessure qui ne se referme jamais...

Elle laisse échapper un petit rire gêné.

— C'est idiot ! Ce... ce n'est vraiment qu'une impression très très vague...

Ludovic a frémi en écoutant ces paroles. Virginie parvient à décrire avec une plus grande précision qu'il n'en est lui-même capable, ce sentiment qui le hante depuis l'origine de sa conscience et qu'il n'est jamais parvenu, jusqu'à ce soir, à formuler avec une telle exactitude.

Il murmure.

— Une amputation... oui, c'est tout à fait ça : une amputation... L'impression qu'une partie de soi-même vous échappe...

Virginie le fixe avec une intensité absolue. Son rire est déjà fossile.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il évite son regard. Il a trop longtemps évité celui de sa mère pour affronter une telle dureté, même si celle-ci n'est pas dirigée contre lui-même. Il concentre ses yeux, à défaut de son attention, sur son verre de bière.

Il lâche ses mots presque à regret.

— J'ai aussi cette impression... tout le temps... ou plutôt, elle revient de manière presque régulière. Mais c'est la première fois que je peux arriver à mettre un nom dessus.

— Essaie de la définir autrement !

Il tourne son verre pour faire danser la mousse. Les mots cheminent lentement, presque un à un.

— Il me semble... il me semble que j'ai été entier à un moment de ma vie, un moment dont je ne me souviens plus. Et qu'ensuite, on m'a pris quelque chose, quelque chose qui n'était pas vital mais qui a effacé complètement ce sentiment d'unité.

— Un peu comme dans le mythe d'Aristophane...

Il ne le connaît pas. Elle le lui explique. Il acquiesce mollement.

— Oui, peut-être... peut-être pas. C'est tellement confus... Et c'est aussi tellement nouveau de trouver quelqu'un à qui je peux en parler, que je n'arrive pas à le définir plus clairement.

Le silence revient.

Chacun regarde le fond de sa vie, scrute ses prémices, se noie dans ses limbes. Ils ne parleront plus de la soirée. Ils ne se diront pas, pas encore, que cette partie manquante d'eux-mêmes, ils viennent de la trouver. Ils ont entrelacé à nouveau leurs doigts et ce contact suffit à les brancher l'un à l'autre.

Le serveur, mettant rugueusement les chaises sur les tables, les arrache à leur torpeur. Ludovic sort son portefeuille et jette un billet sur la table, puis ils sortent comme des somnambules.

Quelques secondes plus tard, derrière eux, une silhouette de femme d'âge mûr se lève son tour, une silhouette qu'ils n'avaient pas remarquée, blottie dans le coin opposé de la salle, derrière un pilier et un journal. Retenant un ricanement, Juliette Rougier sort à son tour du bar et s'éloigne rapidement dans la direction opposée.

Sourd et aveugle à la présence de sa mère, Ludovic raccompagne Virginie chez elle, mais il ne « monte » pas. D'abord parce qu'elle habite au rez-de-chaussée, ensuite parce qu'une fusion charnelle après cette communion spirituelle aurait des allures d'overdose. Il faut laisser la décantation opérer son travail de tri, séparer le bon gain de l'ivresse. Un court baiser sur la bouche leur laisse des goûts et des couleurs.

Restée seule, Virginie ne peut trouver le sommeil. Elle avait cru pouvoir endormir par des études de médecine cette blessure intérieure qui la taraude depuis toujours et celle-ci vient de se rouvrir. Mais pas sous les douloureuses suppurations qui réveillent les plaies mal refermées, plutôt comme l'amorce d'une cicatrisation



inattendue, tellement inattendue qu'elle en devient incompréhensible. Mais c'est une cicatrisation qui pose autant de questions qu'elle n'en résout. Jamais elle n'avait pu parler de cela à quelqu'un, elle éprouve maintenant le besoin d'en discuter avec sa mère. Il est trop tard pour l'appeler ce soir, mais elle déjeune chez ses parents demain.

Après un regard inquiet du côté de son mari, Sophie Monod choisit de tergiverser pour gagner un peu de temps.

— Qu'est-ce que tu entends exactement par « amputation d'une partie de moi-même » ?

Virginie réprime une désagréable réaction d'impatience. Elle a pris dix bonnes minutes à tenter d'expliquer son questionnement avec la plus grande précision possible et sa mère la renvoie sèche-ment dans les cordes, malgré toute la chaleur qu'elle a cherché à mettre dans sa voix. Elle reprend son explication, les mêmes termes mais dans le désordre.

Pendant que sa fille se débat sur la peau de chagrin de ses souvenirs, Sophie lance des appels désespérés vers son passé. Que répondre ? Elle a tiré une croix, effacé, oublié. Elle et son mari sont devenus kinésithérapeutes, propriétaires d'un institut assez prospère pour faire vivre quatre employés. Ils mènent désormais une vie sans excès, mais aussi sans nuage depuis un quart de siècle. Elle veut oublier que sa fille...

Alors, elle prend le parti de s'étonner.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu racontes. Tu as toujours été notre fille, depuis ta naissance. J'ignorais que tu avais eu à souffrir de... de schizophrénie.

— C'est pas de la schizophrénie, maman, c'est simplement l'impression qu'il me manque quelque chose. C'est probablement lié à cette fugue que j'avais faite, quand j'étais en seconde ! Et puis, aujourd'hui, c'est plus vraiment une souffrance, mais plutôt un... un regret, comme une nostalgie de quelque chose que j'ai connu mais dont j'ai été séparée. Mais quelque chose de très proche de moi, quelque chose qui aurait pratiquement fait partie de moi. Mais j'arrive pas à mieux le formuler.

Sophie se lève et pose un baiser glacé sur les cheveux de sa fille. Le père, qui est resté silencieux et raide pendant tout ce temps tente de refaire surface.

— Mais tu dis que tout est oublié, maintenant. C'est vers l'avenir qu'il faut te tourner. Sur le passé, on ne peut rien faire. Tu as devant toi une brillante carrière de médecin et même, pourquoi pas, de spécialiste. Ne t'empoisonne pas la vie avec ces idées qui ne sont que des vieilles histoires de gosse. Concentre-toi sur tes études de médecine qui tirent à leur fin !

Le ton de François Monod est aussi faux que celui de son épouse, mais il réussit à y mettre davantage de jovialité et l'atmosphère du salon en devient moins opaque. Comprenant qu'elle n'aura pas, auprès de ses parents, les réponses à ses questions, Virginie rend les armes. Le vilain nuage paraît retourner en arrière et réintègre ses quartiers, dans un coin d'enfance de sa mémoire.

— Vous voulez encore du café ?

Sophie Monod accueille l'assentiment des deux autres comme un cadeau du ciel et se lève prestement pour s'engouffrer dans la cuisine, la cafetière vide à la main.

— Un bon café chasse les idées noires, croit même utile de préciser son conjoint, jamais à court de lieux communs.

Et quelques minutes plus tard, Virginie immerge un sucre dans son café et noie dans le noir le blanc qui flotte dans sa tête. Dans la mousse virevoltante, elle dessine rêveusement le visage de Ludovic. Va-t-elle parler de lui à ses parents ? Pas encore, c'est trop tôt. Elle garde en souvenir la désapprobation souriante qui avait accueilli la visite de son précédent fiancé. Aussi noir que son café, noir de peau mais clair dans sa tête. Trop clair ! Ils ont fini par se séparer au grand soulagement compatissant de ses parents, qui ne sont pas racistes, mais quand même...

Faute de trouver qui lui ressemblait, elle avait cherché l'amour dans la plus grande différence. En vain.

Et elle se laisse embarquer une nouvelle fois sur le débat plus sécurisé de ses études de médecine, qui approchent de leur terme sans anicroche ni action d'éclat, mais auxquelles elle n'est plus très sûre de trouver encore un intérêt. Des études bien moyennes qui feront d'elle un médecin moyen, sans doute pas le brillant spécialiste dont rêvent ses parents.

L'heure tourne, sans haine et sans crainte dans cet univers familial si différent de celui de Ludovic. Mais sans passion non plus. Deux formes différentes d'une même prison. Fermée de l'intérieur pour lui, la clé sur la porte pour elle. Mais la même

camisole pour les deux.

— Tu restes dîner ?

— Non, merci. J'ai cours demain à huit heures, je veux revoir mes notes et me coucher tôt.

Quelques minutes plus tard, elle quitte la maison en direction de la station de tramways, les bras chargés de provisions, comme à chaque fois. Derrière la vitre, sa mère la regarde s'éloigner. Des larmes coulent sur ses joues et elle tient son ventre entre ses mains, comme si une ancienne douleur venait y lancer un lointain message. Elle attend que sa fille ait disparu avant de se retourner vers son mari. Il ouvre la bouche pour parler, mais elle secoue la tête et sort du salon.

Il se laisse choir dans un fauteuil et allume la télévision. Il s'enferme dans un jeu stupide pendant que son épouse verrouille la porte d'entrée. Sans plus prononcer un seul un mot, elle finit par venir s'asseoir à ses côtés.

Virginie attend le tram, seule dans la station et dans la pluie qui s'incline sur elle. Seule, pas vraiment. Elle se sent reliée par un impalpable cordon à Ludovic, qui doit œuvrer dans son cinéma à cette heure. En fait, elle a obtenu l'absence de réponse qu'elle souhaitait. Tout, dans l'attitude de sa mère, indiquait le refus de répondre. Et renouant avec des habitudes qui semblaient s'être estompées, elle s'était murée dans une froideur inhabituelle. Même son père, moins concerné par les choses familiales, avait perdu de sa simplicité.

Mais Virginie est satisfaite. Ce n'est pas de ses parents qu'elle veut entendre ou découvrir la vraie nature de ces choses cachées qui ont laissé un tel impact dans sa mémoire. C'est par elle-même et par Ludovic, l'un et l'autre mêlés, qu'elle veut l'apprendre. Car ce qui les unit est fort et ancien, malgré son apparente jeunesse. Elle le sent, elle le sait. La gêne de ses parents a simplement confirmé à la jeune fille que ses sensations ne sont pas de purs fantasmes. Ça lui suffit pour le moment.

Elle se donne le reste de sa vie pour tenter d'y voir clair.

Ils ont laissé passer plusieurs jours avant de se revoir. Désir de ne brûler aucune étape et de donner du poids à leurs retrouvailles. Pour Virginie, il fallait évacuer le lot de contraintes universitaires,

qu'elle supporta plus difficilement encore que d'habitude, perturbée par la présence invisible de Ludovic.

Pendant ce temps, celui-ci enchaîna les films sans impatience, mais sans curiosité excessive pour les nouvelles sorties, débarrassé de cette impression de solitude absolue qui pesait sur lui et amputait son plaisir, jusque dans les studios de projection.

C'est à *l'Atalante* qu'elle choisit de le retrouver. C'est d'ailleurs là qu'il l'attend depuis toujours. Elle arrive pour le début de la dernière séance, un vendredi de mai finissant, une soirée tiède et calme.

Ils se sourient sans se toucher. Les trois projecteurs tournent normalement et c'est dans le studio trois, à côté de la vieille *Victoria 8*, qu'ils s'installent pour laisser filer la séance. Au fil de la soirée, leurs mains ont fini par se trouver, comme la dernière fois. Et, à nouveau, ce simple contact reconstitue la symbiose. Aucun mot ne sort de leur bouche durant plus d'une heure. Il lui a laissé sa chaise et s'est assis sur la pile de marmottes contenant les films de la semaine prochaine.

Puis il lui parle de ce qui l'entoure, ce qui fait sa vie. Il lui détaille les gestes de mauvaise humeur de la *Victoria*, telle une maîtresse exigeante. Il parle aussi de sa fidélité, de la fiabilité de son chrono, de la précision de ses débiteurs, des ronronnements de plaisir qu'elle lui donne lorsqu'il a satisfait l'un de ses caprices. Elle finit par en rire.

— Tu en parles comme d'une femme.

Pas d'animosité dans cette phrase. Encore moins de jalousie. C'est seulement un étonnement de jeune fille devant la loquacité inattendue d'un garçon taciturne. Mais il répond d'une voix vive, vaguement agressive.

— C'est une femme qui ferme sa gueule ! Avec la mère que j'ai, tu ne peux pas savoir le bien que ça peut faire.

Surprise par un tel ton, elle redevient sérieuse.

— Toutes les femmes ne ressemblent pas à ta mère. D'ailleurs, elle est comment, ta mère ? Pourquoi tu en parles avec une telle agressivité ?

Il se rembrunit, lâche la main de Virginie, mais celle-ci renoue aussitôt le contact. Il s'apaise.

— C'est pas le moment d'en parler. Ça n'a jamais été le moment et ça ne le sera jamais plus. Pour moi, elle n'existe plus, c'est

comme une ombre. Mais je crois... je sais qu'elle a quelque chose à voir avec ce sentiment de cassure dans mon enfance. Comme ce sentiment commence à disparaître depuis que je te connais, j'ai pas envie de parler d'elle. Mais si tu veux, tu peux me parler de la tienne.

Virginie cherche quelque chose à répondre. Du solide, du profond. Comme tous les mots qui lui viennent semblent dérisoires, elle se contente d'entrelacer plus étroitement ses doigts entre ceux de Ludovic et c'est soudain comme si le nœud d'une corde se reformait, qui aurait été défait dans un passé immémorial par des mains malfaisantes. Et alors, même les hoquets déchirants de la *Victoria* au passage d'un scotch ne peuvent détricoter leurs doigts.

— J'ai pas trop envie d'en parler non plus. Elle n'est sans doute pas meilleure que la tienne.

Le dernier film est terminé.

Les bobines sont enroulées et toutes les lumières sont éteintes. Ludovic et Virginie quittent *l'Atalante*. Même si la destination est évidente pour chacun d'eux, ils partent d'abord dans la direction inverse de l'appartement de Ludovic. Mais de voies de traverse en rues parallèles, ils se remettent progressivement sur le bon chemin. Ils vont faire l'amour, c'est sûr, mais sans hâte. Ils ont besoin de marcher lentement vers cet acte qui les unira définitivement ou les séparera à jamais.

Pour l'un comme pour l'autre, ce ne sera pas le baptême du feu. Elle a vécu plusieurs mois avec ce garçon de sa promotion, qui a si peu plu à ses parents et qui l'a quittée pour une étudiante en sociologie plus simple. Ludovic a connu quelques filles. Des étreintes d'un soir, le temps de carboniser un désir qui n'était, en réalité, que le reflet déformé du désir de l'autre. Au matin, le corps nu allongé à ses côtés, quelles que fussent d'ailleurs ses qualités esthétiques, lui paraissait moins engageant qu'un paquet de linge sale. Il a gardé de ces érotismes factices l'idée que l'amour n'était jamais aussi beau que sur la toile d'une salle de cinéma, quand il se limite à deux dimensions. Et il a rapidement renoncé à toute nouvelle forme d'expérience personnelle, refermant entre lui et tout individu femelle, des portes de glace.

Cependant, en ce soir de mai qui se prend pour juillet, il guide Virginie vers sa chambre, avec douceur et fermeté. Certes, ils progressent en cercles concentriques, mais chaque pas les rapproche